BCPST1

**TD1 – Rédaction de l’introduction**

Dans le dialogue éponyme de Platon, le sophiste Gorgias vante le pouvoir de l’éloquence. La rhétorique et la « force du verbe » dont elle fait preuve est d’une telle puissance que son « pouvoir peut s’attaquer à tout le monde […] à n’importe quel sujet, et il a de ce fait un impact considérable de persuasion auprès des foules ». Le domaine de prédilection de l’éloquence, à l’époque grecque comme à la Renaissance, est bien la politique. C’est ce qui permet à Machiavel d’affirmer dans *Le Prince* : « Gouverner, c’est faire croire ». Dans cette formule lapidaire résonnant comme une maxime, la brièveté est garante de l’efficacité de la formule. Le présent et le propos impersonnel confèrent à la citation une portée de vérité générale. La construction absolue associe deux infinitifs. Le verbe gouverner fait référence à l’origine au fait de diriger un bateau à l’aide d’un gouvernail. C’est cette même idée de conduite que l’on retrouve dans le sémantisme du terme associé au pouvoir politique : dans la citation, gouverner, c’est bien diriger les affaires publiques. Ici se trouve soulignée l’association entre la gouvernance politique et la crédulité du peuple conduit. S’occuper des affaires publiques impliquerait nécessairement selon Machiavel, pour l’homme politique, le fait de duper le peuple. Ainsi, diriger les hommes, les conduire à l’échelle publique comme plus privée, ce serait miser sur leur tendance à croire, forger des croyances en les persuadant, en les entretenant dans l’illusion voire en les bernant activement. Pourtant peut-on aussi facilement miser sur la crédulité du peuple ? Et gouverner doit-il se réduire à la manipulation et au mensonge ? En nous appuyant sur les œuvres de Laclos, Musset et Arendt, nous nous demanderons dans quelle mesure Machiavel a raison d’affirmer que diriger les hommes, les conduire, c’est avoir, essentiellement, la capacité de susciter en eux des croyances. Certes, les œuvres nous montrent bien que gouverner, c’est nécessairement fonder son action sur les apparences. Pourtant, cet adage est à nuancer : faire croire se révèle souvent complexe, tant miser exclusivement sur les croyances d’autrui peut mener à une forme d’impasse. De fait, nos auteurs opposent à Machiavel une vision de la gouvernance fondée certes sur la croyance, mais croyance en un horizon commun lié à la pratique de l’échange et de la discussion.